

Éditorial

Comme on aura pu l'observer à la lecture de la lettre de Nicolas Peiresc à ses amis les Dupuy, mise en exergue de ce numéro de la *Revue*, un amateur lettré ne conçoit pas, en ce début de xvii^e siècle, de lire un ouvrage qui n'ait été au préalable relié : un livre « en blanc », pour reprendre l'expression de l'époque, n'est pas prêt pour la lecture et ne se manipule donc pas. Bien plus, la reliure est perçue comme le signe extérieur aussitôt remarquable de l'attention que l'amateur porte personnellement à ses livres. Ce dernier se doit aussi, au-delà de l'adhésion formelle à une pratique sociale parfois proche de la mondanité (dont relève par exemple l'usage grandissant des reliures armoriées au cours du xviii^e siècle), de distinguer, dans l'uniformité apparente de sa bibliothèque, les ouvrages qui lui sont particulièrement chers, en leur réservant une reliure où l'emportent cette fois les choix esthétiques. Le parti de relire répondait ainsi à des codes, dont la signification n'était pas réservée à une seule élite initiée ; mais ce qui était hier l'évidence l'est moins aujourd'hui pour tout un chacun.

Collectionneurs, amateurs et libraires spécialisés mis à part, rares sont les lecteurs, à la Bibliothèque nationale de France ou ailleurs, qui s'attardent sur la reliure protégeant le texte qu'ils s'appêtent à consulter : elle n'est en effet bien souvent plus perçue de nos jours que sous son aspect utilitaire, ce qui est certes depuis l'origine sa fonction première, mais ce qui revient à oublier qu'elle reçut aussi très tôt un statut d'objet signifiant (traduction des pratiques d'un atelier monastique) et précieux (reliures d'orfèvrerie du haut Moyen Âge sur les textes sacrés). Autant cette attitude négligente peut donc paraître compréhensible lorsque l'on a entre les mains une anodine reliure de bibliothèque en demi-cuir ou pleine toile, comme on en compte aujourd'hui par centaines de milliers sur les rayons des magasins ou des

salles de lecture, autant elle surprend davantage quand il s'agit de reliures anciennes, y compris les plus courantes d'entre elles, ou de créations plus récentes.

Les raisons de cette négligence trouvent peut-être leur explication dans le fait qu'une reliure n'est pas immédiatement identifiable, reconnaissable ou datable pour qui en ignore tout. C'est en l'occurrence se priver d'informations qui peuvent se révéler précieuses sur l'histoire et la provenance d'un livre voire d'une collection entière. L'idée qui a présidé au choix des articles réunis ici a donc été de montrer, grâce à des reliures françaises le plus souvent inédites et pour la plupart appartenant aux collections de la Bibliothèque nationale de France, tout le profit que l'on peut tirer de leur étude, quelle que soit la période considérée (du Moyen Âge aux années 1950) et le statut de ces reliures (courantes, d'amateur ou à grand décor) ; il importait aussi de présenter la variété des approches offertes à qui s'y intéresse.

Ce peuvent ainsi être des documents extérieurs qui éclairent l'histoire des reliures. L'existence et la variété des reliures d'étoffes dans les bibliothèques principales médiévales sont révélées par des inventaires ; conservées en nombre infime, c'est en outre surtout par l'étude de leur représentation dans les arts contemporains comme par l'analyse des techniques textiles de l'époque qu'il est possible d'en saisir la symbolique et la richesse (N. Coilly). Aux xviii^e et xix^e siècles, ce sont les archives des institutions royales qui permettent d'éclairer le travail d'un relieur renommé ou de révéler la mise en place d'un programme de reliure raisonné. Ainsi, l'activité du relieur du roi Luc-Antoine Boyet est abordée ici sous l'angle des mémoires attestant ses réalisations pour l'Imprimerie royale au début du xviii^e siècle ; l'identification de ces reliures puis l'examen de leurs fers dorés sont une première étape vers une connaissance plus fiable de la production de cet

atelier (J.-M. Métivier). Vers 1840, c'est par le biais des listes et bordereaux dressés à l'attention des relieurs sollicités par la Bibliothèque royale que l'on constate, après identification des volumes cités, que les trains de reliure constitués à cette période comme le choix de leur décor, ne doivent rien au hasard (G. Guillemillot-Chrétien). Les correspondances, enfin, sont un moyen plus inattendu mais non moins instructif de pénétrer le monde de la reliure. C'est découvrir, au XVII^e siècle, grâce aux lettres adressées à leur ami Peiresc, l'attrait des frères Dupuy pour des cuirs bien particuliers, occasion de s'arrêter plus largement sur leur goût pour la reliure comme de s'intéresser aux techniques d'impression en couleurs et de marbrure (F. Le Bars). C'est aussi voir revivre le petit monde parisien des artistes, écrivains et bibliophiles du Paris des années 1950, à travers le courrier régulièrement échangé entre l'éditeur Pierre-André Benoit et son amie Rose Adler, relieuse dont la réputation d'excellence ne lui épargne pas quelques aléas dans sa vie professionnelle (A. Coron).

À l'inverse, la découverte parfois fortuite de reliures et, dans le cas de la Bibliothèque nationale de France, la possibilité d'étudier des fonds cohérents par leur provenance, ouvre bien des champs d'investigation. Ainsi en va-t-il de la série des manuscrits grecs copiés à l'initiative d'Ange Vergèce dans les années 1550-1560, de sa main ou par ses proches, avant d'être reliés de maroquins à grands décors dorés (M.-P. Laffitte); au XVIII^e siècle, des livres de la comtesse de Verrue abrités dans sa résidence de Meudon, comme l'atteste le premier plat de leurs reliures, mais curieusement saisis au moment de la Révolution dans la bibliothèque du duc de Villeroy (B. Mairé); de la bibliothèque du marquis d'Argenson, noyau historique des fonds de l' Arsenal, dont une importante typologie des reliures armoriées est ici proposée afin de déterminer à quel membre de la famille elles ont appartenu (M. Lefèvre). C'est aussi du

particulier au général que peut procéder la recherche : examen de tous les exemplaires connus en reliure d'époque de *La Lyre du jeune Apollon* de l'enfant prodige Beauchâteau pour en apprécier d'une autre manière le succès (J.-M. Chatelain); analyse et identification de la production de l'atelier de Louis-François Lemonnier à partir de deux reliures signées de son nom sur des *Heures* publiées vers 1745-1746 (P. Culot).

S'intéresser à la reliure n'est pas s'arrêter à la stricte production artisanale : c'est donc considérer au XIX^e siècle son évolution industrielle et privilégier, par exemple, une approche esthétique des reliures et cartonnages d'éditeur pour en apprécier les innovations puis l'influence *a contrario* sur la reliure traditionnelle chère aux bibliophiles (C. Picaud). C'est étudier aussi la non-reliure que constituent, d'une certaine manière, les couvertures de papier, afin d'en souligner l'extrême rareté aujourd'hui pour ce qui est des plus anciennes d'entre elles et tenter d'établir un recensement de tous les exemplaires connus à ce jour (U. Baurmeister) ou s'interroger et ouvrir le débat sur les origines de la couverture imprimée moderne (N. Petit). Il était d'autant plus indispensable de les inclure ici qu'elles ont trop souvent disparu... sous une reliure, quand elles ne furent pas purement sacrifiées lors de cette opération.

Il nous reste à souhaiter que la lecture des pages qui vont suivre saura susciter une curiosité nouvelle pour l'art de la reliure et conduire à s'interroger davantage sur la « condition », au sens bibliophilique du terme, du livre que l'on tient entre ses mains.

Fabienne Le Bars

Conservateur à la Réserve des livres rares
de la Bibliothèque nationale de France